

10x13

Louis Delattre.

Épaves à la. Hebert  
Kraus, G. A. Rome, Emile Auger  
Schaeffer - Bruxelles

ARLL 7/8/15

"Il n'y a pas de différence fondamentale, dit Lotté, entre le conte et le roman; tout ce qu'on peut dire, c'est que le conte est la forme générique qui s'applique à toutes les narrations fictives, depuis les plus courtes jusqu'aux plus longues. Le roman ne se dit que de celles-ci. La nouvelle ne se distingue pas, non plus, au fond du conte et du roman. Dans l'usage ordinaire, c'est un roman de petite dimension." ~~Lotté~~ <sup>évidemment, comme le remarque Lotté,</sup> Les trois genres ~~peuvent~~ <sup>se chevauchent</sup> l'un sur l'autre. Il y a cependant de nombreux exemples où les limites sont bien tranchées. Il est ~~par exemple~~ <sup>notamment</sup> difficile de confondre l'art d'un Dumas ou d'un Perrault avec celui d'un Stendhal, d'un Balzac ou d'un Flaubert; et si le roman d'observation est l'aboutissement du conte, il s'en est fort éloigné <sup>qui on en oublie</sup> ~~par~~ <sup>grand écart</sup> de l'histoire ~~difficile de se rapprocher~~ <sup>et le roman en</sup> ses origines. Il existe aujourd'hui, entre le conte proprement dit, une limite bien marquée. Le nouvelliste lui-même possède son domaine propre, que Sandaclarie, avec ~~une~~ <sup>sa</sup> remarquable clairovoyance et sa précision de style, a très ~~nettement~~ <sup>bien</sup> défini dans son étude sur Edgar Poe. Le Conteur peut écrire un roman d'observation - Dickens & Daudet en ont fait d'excellents - mais on aperçoit toujours dans ses œuvres, avec un grain de fantaisie, un bruffle poétique, une liberté d'allure qui nous rappelle qu'il a un oiseau bleu dans le cerveau et pour usage gardien, une fée qui guide sa plume. On peut devenir romancier; on n'est Conteur.

Ce fut le cas pour Louis Delattre, <sup>qui entre</sup> ~~entre~~ seize & dix-sept ans

M. DELATTRE a écrit son premier livre : Les Croquis d'Ecolier. <sup>si ce petit volume</sup>  
 Ce n'est pas une œuvre, ~~mais~~ c'est déjà un ouvrage intéressant. C'est surtout un excellent document pour le critique. En relisant ce <sup>petit livre,</sup> je ne dirai pas que j'ai éprouvé autant de plaisir que si j'avais <sup>vu</sup> ~~vu~~ Peau d'Ane, mais je m'y suis divertie tout de même. C'est <sup>qu'il</sup> est si rare de rencontrer un récit de la vie

Acad. Kraus 1914



2

enfantine qui soit fidèle et sincère ! Les relations de ce genre sont généralement faites à l'époque de la maturité ou de la vieillesse et portent la marque de l'heure où elles furent écrites. Nous voyons le passé à travers nos regrets ou notre amertume, suivant la couleur des souvenirs qu'il nous a laissés. Puis, à cet âge, les plus sincères posent un peu. M. DELATTE, lui, n'est pas suspect. C'est un oiseau qui gazouille au sortir du nid, parce que sa fonction sera de chanter.

On s'est souvent plaint de l'absence de toute bibliothèque dans les maisons wallonnes. La demeure de Fontaine-l'Evêque, où est né Louis DELATTE, faisait-elle exception ? En tout cas, s'il eut des livres à sa disposition dans son enfance, il est difficile de croire que ce furent les *Contes des Mille et une Nuits* ou les œuvres de WALTER SCOTT. Sinon, les dons naturels du futur écrivain, qui devait rajeunir plus tard avec un art si sûr la légende de S<sup>t</sup> Nicolas et des trois petits enfants, se seraient développés, je pense, dans une autre direction. Il aurait grimpé sur des tours, poursuivi des fées et combattu des dragons ; il aurait chevauché les nuées, vagabondé dans les brumes et exploré des cavernes pour y découvrir de fabuleux trésors. Or, il semble bien que sa riche imagination n'ait subi l'influence d'aucun excitant et qu'il ait simplement vécu de la vie paisible des campagnards. Son premier livre nous le montre déjà tirant tous ses plaisirs poétiques de son milieu. Pour lui, le Petit Poucet s'appelle Billot ; Cendrillon est la fille d'un sabotier et porte le joli nom de Toinette ; si vous voulez connaître Mime, il vous conduira dans la forge qui se trouve à deux pas de sa maison, et vous y trouverez, au lieu d'un nain, un bon géant qui vous permettra de « tirer le soufflet ». Dans une charmante description des saisons, il prend possession de la nature entière. L'imagination du conteur s'exerce dans la vie réelle ; son esprit dérive vers l'observation ; il s'engage dans une route qu'il ne quittera plus qu'accidentellement. Nous trouvons déjà ici <sup>ce</sup> sentimentalisme discret, mêlé d'ironie, qui constitue le fond de sa personnalité. Le style, sans doute, est encore gauche ; on y aperçoit l'influence des exercices d'école ; mais on y voit poindre

~~aussi~~ cette manière de conter, à la fois familière et vive, qui donne tant de charme à sa prose :

« Ah ! si Billot et moi, nous avions vu tricher Pontin ! mais, vous comprenez bien que nous l'eussions tué à moitié, n'est-ce pas ? dans la joie que nous aurions eue de pouvoir, avec un motif plausible, lui faire payer tous les liards qu'il nous gagnait si vite ! Mais voilà, Pontin ne trichait pas, c'était par son adresse, son



de ces récits que dans leur forme, devaient rester superficielles. Des tempéraments comme ceux de Delattre se libèrent vite. Ils ne se soumettent pas long temps au joug d'une époque. Ils ne s'embarrassent pas dans la filière. Ils échappent aux Comparaisons. Il faut les précéder et les suivre, avec leurs qualités & leurs défauts, suivre les œuvres qu'ils produisent comme une des choses exceptionnelles, comme des fruits un peu sauvages, un peu acides, engendrés par des arbres qui n'ont pas subi la greffe & qui laissent au palais la saveur ~~saugrenue~~ spéciale de la sève qui les a formés & du soleil qui les a muris.

C'est cette saveur qui fait l'originalité de Marion de Jeumont & d'une Roxe à la Bouche & d'une Roxe à la Bouche de Marivalette, vestigues, qui succédaient aux Contes de mon Village. Il y avait peu d'événements dans la dernière livre, il y en a <sup>pas davantage</sup> dans les autres. ~~Plus de petits faits et de petites intrigues.~~ Mais notre Conteur n'a pas besoin de <sup>beaucoup</sup> ~~plus~~ de matière. Sa riche imagination, servie par un œil <sup>perçant</sup> ~~perçant~~, les greffe et les prolonge. Ils s'ornent de folles détails. Ils se parent de réflexions ingénues & piquantes. ~~Il n'y a pas de contact avec la vie.~~ On ne hâte pas en lisant de Delattre. On n'est jamais tant de courir au lieu d'arriver pour savoir ce qui il advient de personnages. On s'abandonne au fil de la lecture, comme on se livre à une apaisante & délicieuse flânerie.

Un vieux fermier recueille une petite bohémienne et l'aime en secret, d'un cœur pur et soumis; un braconnier pénètre dans une salle d'hôpital, prend l'accordéon des mains débiles d'un malade et un air de vie fait vibrer joyeusement les murs sur lesquels la mort faisait auparavant grincer sa faux; la nuit, dans un fenil, un aouëron pleure sur l'infidélité de sa femme et lui pardonne; une petite vieille achève de s'éteindre dans une pauvre chambre en compagnie de son chien. Les personnages de Louis DELATTRE n'ont pas d'histoire. Ils vivent et cela suffit. Ce sont des êtres d'une humanité profonde, d'une vérité admirable, qui aiment et qui souffrent, qui s'amuse et qui rêvent, en communion constante avec la nature, soumis, comme elle, avec une résignation sans aigreur, à tous les caprices de la fatalité. Si parfois leur

cœur se déchire, comme celui du « Bon aôteron », ils l'étreignent dans leurs mains et s'efforcent d'étouffer leurs soupirs. Mais la petite plainte qu'on entend dans la solitude de la nuit n'en acquiert que plus d'intensité. ~~Ses leur forme légère, ces contes renferment plus de moelle que beaucoup de romans.~~

Quelquefois, il n'y a ni sujet, ni intrigue, ni affabulation. Le conte est un vrai poème en prose. L'auteur chante l'amour, évoque des souvenirs, exhale sa joie de vivre. « L'ex-Voto de Pierre bleue », le « Conte à la Robe gris perle », la « Dédicace » d'Une Rose à la Bouche sont d'adorables églogues, où le lyrisme le plus sincère et le plus frais s'unit à la grâce la plus délicate.

~~X~~ D'autrefois, il se contente de nous promener au milieu d'un beau paysage. Pour savourer la nature, il n'est pas de meilleur compagnon. Ce n'est pas le peintre impersonnel et froid qui ~~deli-~~ <sup>écrit</sup> ~~mite habilement~~ les objets, note les couleurs, l'éclat de la lumière ~~(sensuellement)~~

et ses dégradations, les taches que font les ombres, les sinuosités du sol, la courbe gracieuse du ciel, mais un enchanteur à qui quelques mots suffisent pour nous faire communier, du plus profond de notre cœur, avec les champs et les bois. Au lieu de nous inviter à voir, il nous convie à sentir. Nul n'a mieux décrit l'effet qu'un paysage peut exercer sur l'âme humaine. Lorsque, dans « Le Bruly de Pesches », il veut confesser son ami Philippe, c'est dans un site charmant qu'il le mène ; là, le cœur altier, dur, inassouvi et hautain de son héros s'ouvre amèrement au contact de la douceur des choses.

Dans son œuvre, le sentimentalisme et l'ironie sont répandus à doses inégales. L'ironie généralement prédomine. Dans les haricots, les tiques, le jeu de Petits Gars & la Courte en sabot, elle est prépondérante. Ces trois livres constituent une galerie de petits tableaux, sobres et nets. Ce sont ici moins de contes que des portraits et des caricatures plus encore que des portraits. Mais des caricatures qui n'ont rien d'exagéré. Le sujet n'est déformé que dans la mesure qu'il faut pour que l'âme apparaisse clairement dans la ligne de la figure.

M. DELATRE ne pousse jamais les choses à l'extrême. <sup>Temporis</sup> ~~Le~~ aussi il garde une mesure exquise. <sup>Si ce n'est pas celle</sup> ~~Ce n'est pas l'œuvre amère~~ d'un homme que le spectacle de la vie exaspère, ~~et qui se venge sur elle~~ en soulignant ses tares, ses laidens, ses difformités et ses vices; mais la satire indulgente d'un sceptique que l'existence amuse, qui se régale de la comédie qu'elle lui sert et sourit de ses ridicules et de ses sottises. Une fine moquerie se cache entre les lignes de la plupart de ces contes. Elle <sup>apparaît</sup> est visible tout au long du <sup>premier</sup> ~~premier~~ <sup>premier</sup> où il met en scène un gâche-petit qui, à force de trimmer, devient propriétaire <sup>à la fin de sa vie.</sup> D'une <sup>Grange délabrée</sup> vieille grange, <sup>le bonhomme</sup> il a le bonhomme fait plusieurs demeures où il a placé plusieurs locataires. <sup>Voilà le</sup> ~~Voilà~~ <sup>le vilain</sup> ~~le~~ <sup>déformé</sup> ~~bonhomme~~ libéré de tous soucis, de toutes préoccupations, de tout travail. Du moins, il le croit. Mais les locataires ont des exigences. Pour les satisfaire, le vieux en arrive à <sup>peiner</sup> ~~travailler~~ plus durement que quand il ne possédait rien. Il le fait avec allégresse : que lui importe d'être esclave, puisqu'il est propriétaire!

On pourrait croire une folie morale à ce petit récit, comme il  
 parait à un, à chacun des contes du Jeu des Petites gens, dont les uns  
 sont, nous dit-il, "tirés de sa cervelle" et dont les autres, s'exercent  
 "la fleur, à peine rassemblée, d'un diable vicieux petit livre imprimé,  
 il y a trois cents ans, par un certain Jean de Lattre". En l'écrit,   
 ceux-ci ne sont que de simples faits wallons, qui se racontaient  
 jadis aux veillées, autour du feu, et dans la fumée des pipes et le  
 ronflement des rouets. Ils n'ont ni grande beauté, ni grand profond  
 Produits d'une imagination enfantine, ils font souvent la rigueur à  
 la vraisemblance et la morale qu'ils traînent à leur suite brève  
 comme le destin qui la ramène. Leur valeur

documentaire est supérieure à leur valeur artistique. Ils possèdent  
 toutefois, à cause de leur gaucherie même, de leur naïveté et de  
 leur archaïsme, un certain charme pittoresque. Ils ressemblent  
 à ces vases rustiques qui ont longtemps dormi dans la terre et  
 qui, une fois rendus à la lumière, se remettent à vivre, d'une vie  
 étrange, <sup>et lointaine</sup> ~~obscur~~ et mystérieuse, d'une vie de sphinx, derrière  
 les lèvres closes duquel on sent qu'une âme est emprisonnée.

A côté de ces contes « exhumés », les contes originaux de  
 Louis DELATTRE se reconnaissent à leur galbe plus parfait.  
 Les premiers ont été composés par des artisans ; les autres sont  
 l'œuvre d'un artiste. Mais ils sont de la même famille et les sujets  
 ne sont pas plus compliqués d'un côté que de l'autre. Un maniaque  
 rencontré au coin d'une rue, une farce de commis-voyageur,

un enfant qui s'amuse avec un ballon, un garçon et une petite  
 fille qui jouent « au mariage », voilà toute la substance des contes  
 originaux que Louis DELATTRE nous donne dans son Jeu des  
 Petites Gens. Ils ne valent que par le tour de main. Mais celui-ci  
 est de tout premier ordre. Chaque détail est mis en valeur avec  
 une précision parfaite. Suivant son habitude, il n'appuie pas, ne  
 hausse jamais le ton, ne grossit rien ; mais il voit très exactement  
 les petites manies et les petits ridicules humains, et il met sur  
 chacun d'eux la touche de couleur qui ~~lui~~ convient. Le moindre  
 de ses contes devient ainsi un tableau ou un portrait qui retient  
 l'attention et qui l'enchanté.

Les Marionnettes vestigies, Le Jeu des petites gens, Les <sup>petites</sup> Histoires  
 Contes en fabots nous renseignent sur le caractère

du Wallon, comme Les Miroirs de Jeunesse et Une Rose à la  
 Bouche nous initient à sa vie sentimentale. Le « Houilleur »,  
 par exemple, est un type. Ce petit homme vif et leste, d'humeur  
 gaie, à qui le travail ne pèse pas, qui ne songe guère au lendemain  
 et qui, sa tâche finie, fait ses petites haltes dans ses cabarets  
 familiers, résume en lui, d'une façon excessive si l'on veut, la  
 plupart des qualités et des défauts de nos ouvriers. Le plus grand

X

de nos artistes, Constantin MEUNIER, a répandu par le monde une idée assez fausse du travailleur wallon. Sous ses chefs-d'œuvre, où il a <sup>son</sup> mis tant de douleur, tant d'accablement, tant de lassitude, de fatigue et de <sup>son</sup> morne découragement, on a voulu voir la réalité alors qu'il n'y avait qu'un emblème. MEUNIER, on le sait, était arrivé au soir de sa vie après avoir gravi le dur calvaire des artistes pauvres et méconnus. Il était parvenu à cette heure climatique où l'homme qui a fait de grands rêves s'écarte fatalement des chemins battus, pour ne plus suivre que les inspirations de sa pensée et de son cœur. Ce qui survivait à ce moment-là chez MEUNIER, c'était une mélancolique tristesse. Sous son influence, l'ouvrier, qu'il avait vu jusque-là avec des yeux de réaliste, lui apparaît sous un jour nouveau. Il le décompose et le hausse jusqu'au symbole. Il en fait le porte-douleur de notre époque inquiète et de ses propres souffrances. Comme tous les grands maîtres, ~~comme RUBENS, comme RAPHAEL, comme MICHEL ANGE,~~ il crée un poncif. Houilleurs, débardeurs, ouvriers d'usine, ouvriers des champs, tous ses personnages ont le même air de famille : las, le dos voûté, les jambes cassées, le regard éteint, les yeux rivés au sol, ils semblent tous implorer, en une muette prière, la mort et l'oubli. MEUNIER a porté ce procédé jusque dans ses aquarelles et ses tableaux, où il a strictement limité son sujet en vue d'obtenir un grave effet de tristesse. Ses houillères, ses usines et ses fabriques sont isolées de la vie environnante : toutes crachent les mêmes flammes sinistres ou la même fumée noire sur un ciel en deuil. Dans son œuvre, le pays des houillères et des usines est devenu le pays noir. Or, ce pays noir est un pays vert. Les charbonnages n'ont rien de particulièrement rébarbatif quand on les contemple dans leur cadre, fait de vertes prairies, de champs multicolores, de peupliers frissonnants, de villages rouges et blancs. Sous le ciel bleu, les terris sont des pyramides qui ne manquent ni de pittoresque, ni de beauté. Le puddleur au repos, quand il sortira de sa rêverie, songera au jeu de balle ou au jeu de quilles, où il va, le dimanche, engloutir plus de force qu'il n'en dépense en une semaine dans son usine. Débarrassé de son masque noir, le houilleur redeviendra le Gaulois joyeux et pétillant, le frère <sup>person qui chante dans le petit cage vert, au son de son pat.</sup> de l'Alouette fredonnante. MEUNIER a représenté l'ouvrier comme MICHEL-ANGE a représenté Laurent de Médicis quand il a fait le penseur. Qui veut connaître le peuple wallon, doit, après avoir admiré les œuvres géniales de MEUNIER, lire les petites histoires de Louis DELATTE.

Quand il le aura lus, il ou verra, pour compléter son costume.  
 ting, Le Pays Wallon. Après avoir peint son petit peuple dans  
 ses contes, Delatte l'a chanté ici en l'associant à la terre. Ce  
 livre est en effet un vrai poème, ~~un poème~~ un hymne filial où  
 l'ouvrier wallon ne paraît d'une région à l'autre en variant ses  
 traits, suivent les diverses beautés naturelles que ses yeux per-  
 ceivent et le rythme des existences qu'ils découvrent, vivants

tes notes les plus sonores, les plus harmonieuses et les plus fraîches pour le "Wallon de fer", pour l'homme des fonderies et des hauts-fourneaux, pour le travailleur qui se bat sans répit ~~contre~~ avec les éléments les plus rebelles et qui incarne, dans toute sa magnificence, l'écoulement courage de notre race.

Louis Delattre a admirablement compris la puissance et la charme de l'air du

pays, son rôle bienfaisant sur notre cœur et sur nos nerfs, tout ce qu'il dépose de vitalité en nous, la force et le bonheur qui en résultent ceux qui l'ont vu sous son influence. Dans La Loi de Poënie, où l'action se passe dans une grande ville, Pierre André, le héros principal, est un jeune déraciné qui ne s'adapte pas. Sa vie ne commence en réalité qu'à la fin du livre, <sup>lorsqu'</sup> au moment où il reprend possession de son milieu naturel <sup>qu'il</sup> il fait force.

Leur ent claquer les rebots sur les carreaux de pierre bleue de la ferme natale. <sup>C'est à ce moment qu'il nous inspire. Et c'est</sup> Et c'est peut-être fait que la personnalité peut stupéfiante cette raison que à l'ère, qui contiennent de grandes qualités, <sup>ne sont pas, à sa place</sup> qu'il nous dit si on ne s'aperçoit que les laissent cependant une impression de longueur et de monotonie, <sup>ce qui</sup> et que celui-ci laisse une impression de longueur et de monotonie, <sup>si on le compare à ce petit chef-d'œuvre, Le</sup> surtout si on le compare à ce petit chef-d'œuvre, Le Roman du Caïn et de l'Épiphane.

Tu, rien "qui pose ni qui pose". Nulle part la plume du conteur ne s'est levée plus libre et a fait un usage plus discret et plus heureux de la liberté. Les personnages

~~sont que des silhouettes, mais des silhouettes en quelque sorte lumineuses et d'une vitalité extraordinaire.~~ Tous ceux qui sont nés à la campagne peuvent y contempler leur passé comme on regarde un paysage lointain, transfiguré par la distance, embelli par les regrets qu'on a de l'avoir quitté et mélancolisé par les premières ombres de la nuit. Quand mourut le chien Friquet « les Quolets perdirent une humble, mais bien tendre portion de leur maison ». En réalité, ils perdirent quelque chose de plus. Friquet était à la fois le sablier et le miroir de leur vie et s'ils l'enterrèrent avec tant d'émotion « au commencement de la plate bande de leur jardin », c'est qu'ils avaient le sentiment qu'ils s'enterraient un peu eux-mêmes. Friquet, le chien fidèle, et Tromké, le chien étourdi et gamin d'une Rose à la Bouche, nous offrent deux portraits admirablement réussis ; <sup>tout autant</sup> ~~à eux encore~~ que dans ses silhouettes humaines, M. DELATTRE y a donné la mesure de son talent d'observateur et de psychologue.

se penser ne pour  
 C'est qu'il ~~réussit~~ à toutes les manifestations de la vie. Le  
 Conteur tournaient est aussi un in <sup>guy</sup> satisfiable curieux, ~~se~~  
 sépare par la souffrance de la joie. Il se livre à la première comme  
 il se donne à la seconde. Pour lui aussi, "il y a une volupté dans  
 la douleur". Il fait que souffrir c'est encore vivre & que l'homme  
 ne vaut que dans la mesure où il vit. Il prend dans ses mains

"Il faut cueillir son  
 pour : et sans regret, quand  
 il est jeune, le jeton. Tout est  
 bon. A l'instant où je pleure,  
 je ne manque pas de penser  
 que je me fais pour bientôt  
 un souvenir délicieux ;  
 et je me griffe le cœur de  
 tous mes ongles. Le plus grand  
 bonheur est de vivre, et chaque  
 chose peut payer en les mains  
 qui la saisissent..."

son cœur incertain. Comme il carène le pétale volonte d'une fleur,  
 le plumage <sup>soyeux</sup> d'un oiseau ou la joue satinée d'un enfant :  
~~Heatherick~~ <sup>Rien d'étonnant qui avec une semblable mentalité, il atteigne</sup> ~~trouvait~~ <sup>la</sup> une puissance d'analyse qui rend  
 ses contes ~~pathétiques~~ <sup>extrêmement</sup> pathétiques & profonds. Le  
Parfum de David est caractéristique sous ce rapport. Les  
 sept histoires que la vie renferme sont autant de petits  
 dieux qui résument des existences entières & qui nous unissent  
 en présence des plus grands problèmes <sup>humains</sup> ~~psychologiques~~. Ecrits  
 M. Fugère, le vicieux bombomme "qui a passé dix-huit-vingt  
 ans", M. Piquet qui, un soir de Noël, dans sa confortable  
 maison bruxelloise, les Contes de Perrault ouverts sur le genou,  
 évoque ses souvenirs, et le plus doux de tous, celui d'une petite  
 servante qu'il a aimée dans sa jeunesse & qui l'a abandonné :

"Euvance, où es-tu ? Euvance vis-tu encore ? Où as-tu  
 vécu ? Qu'as-tu fait de ta vie ? Pourquoi pense-je si fort à toi,  
 ce soir, moi qui n'ai plus de passé ? Est-ce cela l'amour ? Un chant  
 de notre existence ? ..."

"Il est vrai, en réalité, je n'ai aimé que toi, dans ma  
 vie. Longtemps, toutes les autres femmes ne furent à mon cœur  
 que des excitants où je buvais pour me faire oublier la misère  
 de ton abandon. Et ainsi tu m'appris que la vie n'est qu'un  
 songe ... Sans trop de peine, avec l'âge, avec la vieillesse  
 venue, je l'ai admis & mon âme est tranquille. J'ai repris  
 de l'auspérité de vivre & désormais, hélas ! je suis sans souci  
 parce que les seuils de mes souvenirs sont de triple épaisseur  
 & parce que les titres de mes vents sont haut cotés en bourse ..."

" J'appelle cela de la philosophie ! La vérité, c'est que s'est la mort qui vient, et que le songe va finir. Cependant, c'est, une voix me parle ; il faut que j'y réponde.

" Ici est devenue cette femme que je tiens dans mes bras, comme un vase précieux où j'avais déposé la fleur de mon âme ? A-t-elle pleuré ? A-t-elle souffert ? N'a-t-elle pas faim, tandis que je repose ensveli dans la richesse, plus calme qu'un mort dans son caveau de marbre ?

" Et elle ? A-t-elle pensé jamais, au foyer qui elle avait allumé dans mon cœur ? Mais pourquoi l'aurait-elle fait ? Si sa vie était ailleurs ? C'est impossible & c'est inutile. Non ! il nous faut dispercuter sans dire adieu. La vie ne s'inquiète point ; elle marche sur nous.

" Pourquoi ? C'est donc au-dessus de la vie que mon âme, ce soir, flotte & cherche une âme lointaine ; et retrouve le souvenir de la douce lueur des yeux qui jadis m'aimèrent, la chalcure des lèvres qui chantaient mon nom, la musique des soupis qui caressèrent mon amour ?

" La vie n'est donc belle que déjanté ? Il faut donc être mort & saer desir, pour trouver le bonheur ? Seigneur, Seigneur ! Il faut donc nous voir nous enfoncez dans la terre ?

" Il était une fois... " Petite Inverance, à quel bout du monde as-tu perdu comme moi l'appétit de la souffrance ? Ah ! mon Dieu !... Que nous mourons tôt, avant de mourir tout à fait ! "

On songe, en lisant la mélancolique retour sur soi-même à la grave & tendre page qui termine le Crime de Sepvoste Bonnard ; seulement, ~~le~~ le rêveur ici n'est pas un savant désabusé, mais un vieillard qui congue, une silhouette mélancolique, entrevue par Delattre, qui traîne son pauvre cœur vers la tombe. A moins que ce ne soit la "vie" tout simplement, la vie d'une mais à moitié résignée qui se plaint

11  
plaisant de n'avoir jamais pu apaiser sa faim.

Le thème n'est, mais considérablement renforcé & amplifié, se retrouve dans "Les hauteurs de Terre", la plus importante des 8 histoires des Contes d'avant l'Amour. Le sujet en est banal, les personnages sont tout ce qui y a de plus primitif. Une cabaretière dépravée & un honnête son amant; une fille qui a poussé à leur côté comme une fleur malicieuse; un petit garçon ~~malade~~ inculte & sauvage: voilà les quatre partenaires de la rencontre dans laquelle va naître un drame angoissant & un mariage poétique. Aucun de ces êtres fustes ou chétifs ne prononcera une parole, ne fera un geste en désaccord avec sa nature. Mais toute, leurs paroles & tous leurs gestes seront interprétés par l'auteur avec une science, une exactitude que nul ne possède mieux que lui. La terre, le ciel, le vent qui pousse, le soleil qui luit, l'oiseau qui chante interviennent aussi pour grandir l'oeuvre & l'élever. On la voit sortir visiblement du brouillard où elle a pris naissance pour se terminer dans une atmosphère de fraîcheur & de lumineuse pureté.

Il y a deux hommes qui sont tout spécialement bons, placés pour déchiffrer les secrets du coeur humain. C'est le prêtre & le médecin. Ce qui domine Delattre ou du plus typique dans l'exercice de sa profession, il nous l'a raconté dans Les Carnets d'un médecin de village &, plus récemment, dans Du côté de l'Ombre. La prison! Quel monde à côté de l'autre monde! Quel prolongement de la société! Rien ici que des coeurs débridés, des forces déchaînées, des âmes qui ont sauté de l'autre côté de la barrière. Mais c'est toujours le coeur, la force de l'âme des hommes. Ce sont des sujets plus nus, plus dépourvus. Ce sont des ~~gens~~ <sup>êtres</sup> qui ont cogné durement leur tête contre la muraille qui nous encadre, qui se sont jetés avec violence sur la mystérieuse que nous, les gens raisonnables, ne questionnons qu'avec mesure

et

et sage. Pour avoir approché le sphinx de plus près, le voilà pris dans une cage, séparés de la vie par de hauts murs & des portes de fer. Louis Delattre incline vers eux son oeil fur et dur de myope et, tandis qu'il leur parle amicalement de leur tante, il les interroge adroitement sur leur âme, capte leur confiance & finit par se faire un entrez le ressort secret de leur destin, le petit grain de sable que leur pied a rencontré & qui les a fait glisser hors de la vie normale. Tragedie & comédie mêlés, comme toujours, mais tragedie & comédie qui prennent ici un caractère plus aigu, plus fascinateur & plus inquiétant. Dire que ce livre est le meilleur de Delattre, ce serait exagérer. Il a écrit tant de contes éparpillés dans une douzaine de volumes, qui valent <sup>plus parfaitement</sup> ~~les meilleurs~~ de ce recueil. Mais Du côté de l'ombre est certainement le plus homogène de ses livres, le plus grave & le plus plein. # On peut presque dire qu'il résume tous les autres. Car c'est ici que l'auteur a posé le plus loin son inquiète passion de ~~la~~ savoir ce que c'est que la vie, cette vie qu'il aime lui-même si ardemment, où il respire si joyeusement & qui fuit toujours devant la main qui veut la saisir & se dérobe toujours devant la pensée qui veut la comprendre & la définir.

Louis Delattre s'est peint lui-même dans les épigraphes qu'il a fréquemment placés en tête de ses oeuvres. La plus significative est cette citation de Maurice de Guérin, qui figure à la première page du Parfum des Buis:

" La graine qui germe pour la vie en deux sens contraires; la plumele gagne en haut & la radicule en bas. Je voudrais être l'insecte qui se loge & vit dans la radicule. Je me placerais à la dernière pointe des racines & je contemplerais l'action puissante des pores qui aspirent la vie; je regarderais la vie passer du sein de la molécule féconde dans les pores qui, comme autant de bouches, l'évoquent & l'attirent par des appels mélodieux. Je serais témoin

témoin de l'amour ineffable avec lequel elle se précipite vers l'être qui l'invoque, et de la joie de l'être, j'aimerais à leurs embrassements."

Quelle juste définition ! Et comme nous se connaissions, notre auteur dans cet inscrite ! Comme lui, Delattre se livre voluptueusement au fait de vie. Et la curiosité qui le pousse à savoir la que c'est que cette vie, à se poser à tout instant des questions sur l'encyclopédie morale des sujets qu'il rencontre : 1. est qu'une volupté de plus. Toujours il s'abandonne sans réserve. On n'aperçoit jamais chez lui aucun fond de résistance. Il se laisse prendre tout entier par le paysage qu'il admire, la vie nouvelle qu'il lit, le personnage qu'il observe. Et il n'a pas de préférences. Le paysage est pauvre ou il est pittoresque. Le personnage est compliqué ou vulgaire. Dans l'un comme dans l'autre, il aura vite découvert quelque chose qui l'intéresse, l'amusera ou le fera réfléchir. C'est un des rares écrivains qui n'ont pas de livres de chevet. Grand lecteur, il devore tout : les œuvres scientifiques, comme les œuvres littéraires. Il va des plus classiques au plus modernes, & quand il se sent un peu blasé, il retourne sa gaze vers les romans populaires dont il n'excepte pas les plus bas cotés, ceux qui font les délices des petites dactyles dans les trams. Il y trouve sa part de miel. Il n'a en demande pas plus. Des conseils pour son métier, il n'en réclame à personne. Son style lui appartient. Il fait partie de sa tournure d'esprit. Sa plume va comme son cœur la pousse :

" M<sup>me</sup> Masuy, ayant passé les soixante ans, s'est sentie tout à coup devenir très vieille. Elle a fait le projet d'aller saluer, une dernière fois, ses amis & ses amies avant de mourir. Comme ils sont disséminés par tous les coins du pays, elle prendra un coupon de cinq jours, ainsi qu'il est

fait

fait les commerçants du village qui allaient voir la mer, l'autre de-  
maine. »

Les contes débutent la plupart du temps avec cette grâce naï-  
ve. L'auteur vous inspire tout de suite confiance par sa sincé-  
rité. Il vous accueille avec un petit sourire, la main tendue.  
Et puis... il vous oublie ! Il n'a plus devant lui que ses per-  
sonnages et n'a plus qu'un souci : traduire l'impression qu'ils  
lui causent. Le voici, par exemple, presque en extase devant  
Torteneux le plus disgracié bout d'homme qu'il ait rencontré  
dans les prisons :

" Haut à peine d'une toise, le tronc tassé sur deux jambes  
torses, telle une estoc d'arbre apparaissant sur ses racines  
dénudées, les épaules de travers, l'homme montrait un nez en  
bec de perroquet pointant vers un menton en galoche, une boude  
s'accrochant aux oreilles, le tout embroussaillé de cheveux,  
barbes et sourcils. Mais là-dessus, deux yeux comme deux  
coups de sifflet de merle au sommet d'un noyer ; deux prun-  
elles étincelantes de vie, pétillantes de malice.

" — Bizarre ! s'écria l'homme de l'art comme s'il se  
fût senti transporté d'enthousiasme à mesure qu'il dé-  
visageait plus complètement cette rare taillie à coups de  
jambette de vacher. Et qui est-ce que tu fais ici ?

" Le petit homme ouvrit une bouche endentée de  
chicots brunâtres, entre lesquels on voyait sa langue rose s'agiter  
comme un oiseau dans une cage béante. Il frappant ses  
genoux de ses deux poings velus, il éclata de rire. On eussait  
dit un tonnerre beuglant pas sa boude.

" — J'ai tué m'femme ! "

Quelle rare ! Et comme on sent que l'auteur est littérale-  
ment empoigné par les laideurs comiques du petit homme !  
Mais remarquez surtout l'accumulation de folies en images  
dans ces quelques lignes : " deux yeux comme deux coups de  
sifflet

"sifflet de merle"; "la rave taillée à coups de faucille de vacher";  
 "la langue rose qui s'agite comme un oiseau dans une cage";  
 "le tonneau qui bégaye par sa bouche". Le style de Delattre  
 n'a rien d'un moule rigide. Il suit fidèlement l'idée; il  
 lui laisse toute sa fraîcheur, tous ses caprices, toutes ses  
 nuances, toute sa vivacité. La phrase caracolante sautillante;  
 quelquefois, elle s'attarde, se tréme, laisse pendre l'aile; puis  
 brusquement <sup>elle</sup> se réveille & lance une nasarde. Presque toujours,  
 elle est émaillée d'expressions savoureuses, d'images, impré-  
 vues qui font des lueurs sur les choses qu'elle peignent.  
 On y trouve de temps en temps aussi de vieux mots français  
 tombés en désuétude, mais que le wallon a conservés; ils re-  
 présentent du lustre sur sa plume & donnent à ses contes  
 un parfum de terroir du meilleur aloi.

Chez nous, le parfum de terroir n'est pas apprécié de tout  
 le monde. Les rhéteurs, qui n'ont pas de personnalité, prennent  
 volontiers ~~un air de suffisance~~ <sup>de haut avec les</sup> régionalistes; à qui  
 ils reprochent de manquer d'idées générales. Ce reproche, <sup>ou</sup> est à  
 ce genre d'écrit. On l'a fait à de très grands romanciers; à  
 Flaubert, par exemple. Les esprits noyés dans les "idées générales"  
 ne voient pas toujours fort clair. Ils ne comprennent pas qu'un  
 conte, une nouvelle, un roman doivent être enracinés & que  
 l'on enracine bien une oeuvre qui dans le sol où l'on est né &  
 sur lequel on a vécu. <sup>qui, comme</sup> ~~est dit~~ l'a écrit fort justement Henri  
 Pourrat, ~~à la suite de sa lecture de l'Essai de M. de la Fontaine~~, "Ce  
 ne sont pas les particularités régionales qui ont un intérêt  
 véritable mais bien le vieux fond, paysan". ~~Et c'est là l'objet~~  
~~de l'Essai de M. de la Fontaine~~ <sup>de l'Essai de M. de la Fontaine</sup>  
~~qui est le fruit de son étude de l'histoire de la langue wallonne~~  
~~parce qu'il y a gagné beaucoup à en connaître l'histoire~~  
 Ce qu'il faut à ces auteurs, c'est la langue & les  
 expressions de la langue & les idées tout paysannes. C'est là  
 ce qu'il faut à ces auteurs régionalistes, s'il en est encore.

Et la "vieillesse paysanne" apparaît sur la verdure & sur  
 les fleurs du charmant pays d'entre Sambre & Meuse où Delattre

La plupart  
a situé les mailloches dans les fraîches histoires, comme il se révèle  
sous la bruyère / Campion et dans le livre d'É. Khoude. L'un et l'autre

Les ~~Contes de mon Village~~ sont accompagnés d'une préface de  
Georges Ekhoor. A première vue, il semble étrange de rencontrer  
dans le même livre deux noms portés par des écrivains de tempé-  
raments si différents. L'art violent et passionné d'Ekhoor est  
aux antipodes de l'art pondéré et délicat de Delattre. Pourtant  
le hasard qui les a réunis ici ne fut pas tout à fait aveugle.  
De même que l'auteur du *Cyche patibulaire* et de *Mes Compagnons*  
a traduit avec une fidélité merveilleuse l'âme des hommes et celle  
des choses de sa chère Campine, Delattre a exprimé l'âme de  
son pays en des pages qui vivent aussi longtemps que le Wal-  
lonie. Tous deux sont restés fidèles à leur coin de terre. Tous  
deux sont des régionalistes, mais sans mesquineries ni petites-  
esses. Aucun préjugé étroit ne les comprime. S'ils ont subi l'influence  
de leur milieu, ils le dépassent. Sous le caractère nettement  
particulariste de leur art, on sent passer le grand fleuve de vie  
universelle, torrentueux et bouillonnant chez Ekhoor, plus  
et limpide chez Delattre. L'un prolonge au loin un rauque appel  
de cor qui semble sortir d'on ne sait quelle ténébreuse nuit ;  
l'autre éparpille des sons de flûte, qui sont tantôt de petits airs  
joyeux et tantôt des mélodies graves où vibre ce qu'Edgar Poë  
appelle « le désir de la Phalène vers l'Etoile ».

Herbert Krains